

XIX

LA PERLE

Il était une fois une bonne femme qui avait trois garçons. Quand elle se vit sur le point de mourir, elle dit à l'aîné qui s'appelait la Perle :

— La Perle, tu es l'aîné, ce sera toi qui serviras de père à tes frères. Tenez, voilà six francs pour chacun de vous. Quand je serai morte, vous partirez pour aller vous mettre en condition; mais tâchez de vous faire gager tous les trois dans la même maison.

Après avoir rendu les derniers devoirs à leur mère, les trois garçons firent un petit paquet de leurs hardes, et ils se mirent en route. Ils allaient dans toutes les fermes qu'ils rencontraient demander si on avait point besoin de domestiques; souvent on leur disait qu'on en aurait bien pris un ou deux; mais nulle part ils ne trouvèrent à se louer tous les trois ensemble.

Ils allèrent bien loin, et comme un soir ils étaient dans une forêt dont ils ne voyaient pas la fin, et où ils craignaient d'être surpris par la nuit, ils aperçurent tout au loin à travers les arbres une maison. Ils s'écarterent le pas et y arrivèrent à la brune. Ils frappèrent à la porte et une femme vint leur ouvrir.

— Avez-vous besoin de domestiques, ma bonne mère? dit la Perle qui parlait au nom de ses frères.

— Vous êtes bien honnête, mon petit ami, répondit la femme, j'aurais en effet besoin de domestiques.

mais mon mari mange tous ceux qui viennent à la maison.

— Ah! madame, votre mari ne nous mangera point; car nous sommes trop maigres. Nous sommes de malheureux enfants qui n'avons plus ni père ni mère et la plupart du temps nous ne mangeons pas notre content.

— Jamais, dit la femme, personne n'a couché ici sans être dévoré.

— Recueillez-nous au moins pour cette nuit, dit la Perle; il nous est égal d'être mangés par votre mari ou par les bêtes féroces.

— Eh bien! j'ai trois filles, je vais vous mettre à coucher avec elles: je pense qu'il n'ira pas vous chercher dans le lit aux filles.

Elle les fit manger, et au moment de les coucher leur donna trois bonnets.

Peu après, le mari arriva, et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau à la maison? je sens la chair fraîche.

— Tu te trompes, mon ami; tu sens les moutons qui sont dans l'étable.

— Non, non, ce que je sens est dans la maison, il faut que je voie ce que c'est.

— Eh bien! je vais te dire; il est venu trois pauvres petits orphelins qui ont demandé à passer la nuit, et je les ai couchés avec mes filles.

— Il faut que j'en mange un, s'écria l'ogre.

— Ah! dit la femme, si tu veux absolument en dévorer un ce soir, fais attention à épargner celui qui se nomme la Perle, car il est bien fin et bien honnête.

— J'ai entendu parler de la Perle, mais il y passera comme les autres.

La Perle, qui ne dormait point, écoutait; il prit

tout doucement les couronnes qui étaient sur la tête des filles, et les coiffa, sans les réveiller, de son bonnet et de ceux de ses frères.

— Écoute, dit la femme à son mari, et fais attention à ne pas te tromper ; les filles ont des couronnes sur la tête, et les garçons des bonnets.

L'ogre tâta avec la main ; il épargna ceux qui avaient des couronnes, et tua ses trois filles auxquelles la Perle avait mis les bonnets.

— Leur affaire est faite à tous les trois, dit l'ogre ; allume du feu, nous allons en mettre un à la broche.

— N'apporte pas le pauvre petit la Perle, car il m'a dit qu'il était bien maigre.

— Je vais tâter avec la main et choisir le plus gras.

Il descendit, et quand il approcha de la lumière, il vit qu'il tenait l'aînée de ses filles.

— Ah ! s'écria-t-il, tu m'avais bien parlé de la Perle ; c'est lui qui m'a joué le tour en prenant les couronnes des filles. Ta mort est certaine, la Perle.

— Comme vous voudrez, dit la Perle d'un ton doux ; mais vous feriez sagement de nous laisser engraisser pendant quelques jours ; nous sommes bien maigres et vous avez de la chair fraîche.

— Eh bien ! coquin, je t'accorde huit jours ; puisque j'ai tué mes filles il faut que je les mange.

— Nourrissez-nous bien, disait la Perle, ou nous n'engraisserons pas.

— Tu leur feras, dit l'ogre à sa femme, une bonne *branée*.

Le lendemain la femme leur apporta une bassinée de pommes de terre et de son.

— Madame, dit la Perle, ce que vous nous donnez là est, respect de vous, bon pour un cochon ; mais nous n'engraisserons pas avec cela.

— C'est mon mari qui m'a ordonné de vous servir cette nourriture.

— Ah ! soyez-en sûre, nous n'engraisserons guère.

*
* *

Le soir, quand le géant fut couché, il maugréait tout haut, croyant les enfants endormis.

— Coquin de la Perle ! si tu savais que j'ai des bottes qui font sept lieues à l'heure, tu me les enlèverais.

— Ne parle donc pas si haut, disait la femme ; si on allait t'entendre ?

La Perle, qui ne dormait pas, prêtait l'oreille, et pensait en lui-même : « Voilà qui est bon à savoir. »

— Coquin de la Perle, reprit l'ogre, si tu savais que j'ai dans ma cheminée une lune qui éclaire à sept lieues à la ronde, tu voudrais me la prendre.

La Perle écoutait de toutes ses oreilles.

— Ah ! coquin de la Perle, si tu savais que j'ai sur le haut de mon armoire une baguette qui d'un seul coup fait pousser des montagnes où il n'y en a point, et fait des routes sur terre comme sur mer, qui donne tout ce qu'on désire, tu tâcherais de me la voler.

— Si je peux avoir tout cela, pensait la Perle, nous nous tirerons d'ici.

Le géant finit par s'endormir, et quand la Perle l'entendit ronfler, il éveilla ses frères tout doucement et leur dit :

— Ne dormez plus, et tenez-vous sur vos gardes.

Les enfants étaient couchés dans une petite maison à côté de la grande. La Perle monta par la cheminée, rampa sur le toit, et arriva à la cheminée de

la chambre où l'ogre était couché ; en la descendant, il vit la lune, mais ne la prit point, pensant qu'il serait obligé de remonter par là.

Il se glissa sans bruit au pied du lit et chaussa les bottes, il prit la baguette sur le haut de l'armoire, et en s'en allant par la cheminée, il s'empara de la lune et la mit à éclairer pour pouvoir descendre plus commodément.

Quand il fut dans la chambre où étaient ses frères, il dit :

— Par la vertu de ma petite baguette, que la porte s'ouvre et nous laisse passer.

Les voilà partis tous les trois ; mais ses frères ne pouvaient le suivre parce qu'ils n'avaient point de bottes. La Perle pensait alors :

— Si le géant a d'autres bottes, il nous rattrapera facilement ; montez sur mon dos, dit-il à ses frères.

Mais la Perle étant chargé faisait moins de chemin.

En s'éveillant le matin, l'ogre chercha ses bottes, et ne les trouva pas ; il alla à son armoire, plus de baguette ; il regarda dans la cheminée, plus de lune.

— Ah ! coquin de la Perle, s'écria-t-il, c'est toi qui m'as enlevé tout cela.

— Je t'avais bien dit, répartit la femme, qu'il ne fallait pas causer si haut.

L'ogre prit d'autres bottes qu'il avait et se mit à la recherche des enfants.

Cependant la Perle, tout en marchant, recommandait à ses frères de veiller à ce qu'ils verraient.

— Regardez bien, disait-il.

— Ah ! l'on voit une poussière qui s'élève dans l'air ; le voici, il est presque sur nous.

— Par la vertu de ma baguette, dit la Perle, qu'il s'élève derrière nous une montagne escarpée.

L'ogre fut obligé de faire le tour de la montagne,

mais il allait plus vite que la Perle qui était retardé par ses frères.

— Je ne vous abandonnerai pas, disait-il, je l'ai promis à notre mère ; mais regardez bien, car vous nous feriez prendre.

Le géant était sur le point de les atteindre quand la Perle eut encore recours à sa petite baguette, et lui ordonna de faire couler une rivière si profonde que l'ogre ne pût la passer.

L'ogre resté sur la rive disait :

— La Perle, rends-moi ma baguette, et je te fais cadeau de mes bottes et de ma lune.

— Siffle toujours, mon bonhomme, répondait la Perle, tu n'auras pas la baguette, et je garde tout.

Ils arrivèrent à une grande ville, et la Perle dit à ses frères que désormais ils étaient en sûreté. Ils louèrent une chambre, et comme ses frères ne savaient comment la payer, la Perle leur dit que la baguette fournirait de l'argent et de la nourriture. Et ils vivaient largement, bien vêtus, et se promenaient tous les trois comme des messieurs.

*
* *

Cependant les deux frères de la Perle devinrent jaloux de leur aîné, et une nuit ils décampèrent après lui avoir enlevé la baguette et les bottes. La Perle, en se réveillant, chercha en vain ses bottes et sa baguette, il ne trouva plus que sa lune.

— J'ai volé le géant, pensa-t-il, mais aujourd'hui mes frères me volent à mon tour, et sans raison.

Il se mit à aller à leur recherche, pensant qu'ils avaient pris la baguette et les bottes pour délivrer une princesse dont on parlait beaucoup et qui était

emmorphosée (1) dans un château. Sur la route, il demandait à tout le monde s'ils n'avaient pas vu deux jeunes garçons, mais personne ne les avait aperçus.

Parmi ceux qu'il interrogea se trouvaient trois voleurs qui à leur tour lui demandèrent son nom.

— Je me nomme la Perle, répondit-il.

— Ah ! tu es un garçon bien adroit, et il y a longtemps que nous désirions te voir.

— Je n'ai plus grand'valeur : j'avais une baguette qui me donnait tout pouvoir, et elle m'a été enlevée ; j'avais des bottes qui faisaient sept lieues à l'heure, je ne les ai plus, et il ne me reste qu'une lune qui éclaire à sept lieues à la ronde par les nuits les plus noires.

— Viens avec nous, la Perle ; nous sommes d'un métier où il est bon de voir clair la nuit ; tu gagneras beaucoup avec nous.

— Quel est votre état ?

— Nous ramassons les bourses que nous pouvons attraper.

— C'est, dit la Perle, un joli métier quand on ne se fait pas prendre ; mais c'est là justement le difficile.

Il consentit à les suivre, et il resta quelque temps avec eux, ayant sa part de prises, car sa lune leur était bien utile : elle éclairait l'endroit qu'ils voulaient et laissait le reste dans l'obscurité.

Mais la Perle pensait toujours au château enchanté, et il dit à ses compagnons :

— Nous devrions bien aller au château où il y a une princesse à délivrer : il doit y avoir de l'or à gagner.

— Oui, mais ne sais-tu pas que tous ceux qui y sont allés ont été mangés ?

(1) A Saint-Cast j'ai entendu dire couramment *emmorphosée*, au lieu de *métamorphosée*, et *démorphoser* pour : défaire une *tamorphose*.

— Je voudrais y aller tout de même, car je que mes frères y sont : quand ils m'ont quitté parlait souvent du château.

— Puisque tu y tiens tant, dirent les voleurs, allons t'accompagner.

..

En arrivant au château, ils trouvèrent toutes les portes ouvertes, mais allèrent partout sans rencontrer personne. Les appartements étaient ornés de bijoux d'or et d'argent, et les voleurs en mirent le plus qu'ils purent dans leurs poches. La Perle ne prenait rien, mais visitait soigneusement chaque pièce.

Quand il eut tout vu, il dit aux autres :

— Il faut aller dans le jardin, nous y trouverons peut-être quelqu'un.

Ils virent sous un rosier les deux frères de la Perle, et à côté d'eux la princesse qui était à moitié délivrée de son enchantement.

— Ah ! dit la Perle à ses frères, vous voilà, mes gaillards : il y a longtemps que je vous cherche.

— Ne nous gronde pas, la Perle, la princesse sera bientôt délivrée, et nous te la donnerons.

Les voleurs ne se souciaient pas de rester plus longtemps au château, et au moment où ils partaient la Perle leur fit cadeau de sa lune pour les remercier de l'avoir conduit jusque-là.

Il prit les bottes et la baguette de ses frères qui lui dirent :

— C'est toi qui vas avoir le plus de mal ; c'est cette nuit e dernier coup, mais tu sais que c'est toujours le pire.

— Cela m'est égal, dit la Perle.

Quand il fit nuit, voilà trois monstres horribles qui vent en disant :

— Ah ! c'est toi, la Perle, nous ne t'avions pas encore vu.

— Parbleu, répondit-il, cela n'a rien de bien drôle.

— Qu'allons-nous faire de toi ?

— Ce que vous pourrez, pas ce que vous voudrez.

— Nous allons te mettre à la broche.

— A la casserole, si cela vous fait plaisir, répartit la Perle sans s'émouvoir, bien que ses frères par jalousie ne l'eussent pas prévenu de ce qu'il avait à supporter.

Les monstres le traînaient partout, le frappant à grands coups de bâton ; mais la Perle ne sentait rien, car il avait à la main sa baguette, et il avait soin de répéter :

— Par la vertu de ma petite baguette, que rien ne puisse me faire de mal.

Les monstres à la fin s'aperçurent qu'il tenait une baguette.

— Ne dis rien à ta baguette ou tu es mort, s'écrièrent-ils.

Mais au même moment, la Perle disait :

— Par la vertu de ma petite baguette, que la princesse soit *démorphosée*, et vous maudits à jamais.

Au même instant ce souhait s'accomplit, et la Perle vit venir la princesse dont l'enchantement avait cessé, et qui était belle comme le jour.

— C'est vous, la Perle, lui dit-elle, qui êtes mon libérateur, et c'est vous que je prends pour mon époux.

La Perle se maria avec la princesse, et ils firent des noces si copieuses que tout le long de la route qui conduisait au château on ne voyait qu'invités *égailés* sur les mètres de pierre et ronflant comme des bienheureux.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879. Elle le sait depuis sa jeunesse, et il lui a été conté par Marie Petitbon, de Plévenon, commune voisine de Saint-Cast.